



**HAL**  
open science

# Koinéisation et standardisation en français québécois : le rôle des humoristes

André Thibault

► **To cite this version:**

André Thibault. Koinéisation et standardisation en français québécois : le rôle des humoristes. La langue française au Québec et ailleurs. Patrimoine linguistique, socioculture et modèles de référence, 2016. hal-02531934

**HAL Id: hal-02531934**

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02531934v1>

Submitted on 12 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## 0. Introduction

La présente contribution<sup>1</sup> entend soumettre à une réflexion critique les concepts de koinésation et de standardisation, très répandus en sociolinguistique historique mais dont les contours définitionnels restent assez flous. Dans une seconde étape, nous confronterons ces concepts à des données empiriques issues du monde francophone, plus précisément du français québécois, afin d'évaluer leur potentiel heuristique et de soulever certaines questions s'y rapportant, en particulier celle du rôle des humoristes (*bottom up ? top down ?*)<sup>2</sup> dans les processus de nivellement dialectal.

## 1. Partie théorique

### 1.1. Koinésation, standardisation (et nivellement dialectal)

On pourrait croire que les concepts de koinésation et de standardisation vont de soi et correspondent, à peu de chose près, aux mêmes définitions pour toute la communauté des sociolinguistes. Or, en lisant différents auteurs qui ont fait usage de ces termes, on se rend vite compte que chacun les interprète à sa manière. Avant même d'aborder les données empiriques qui feront l'objet d'une présentation dans la deuxième partie de cet article, il faut se pencher sur les différents emplois de ces deux termes que l'on peut relever dans la bibliographie sur le sujet.

Afin d'avoir un point de comparaison, nous proposons de partir des considérations d'Anthony Lodge sur la question :

« [...] les processus désignés par ces termes [standardisation et koinésation] sont des processus continus ('on-going') qui orientent tous les deux en effet vers le nivellement de différences dialectales (et, plus généralement, diasystématiques), quoique par des cheminements radicalement différents. La standardisation comporte l'imposition *par le haut* d'une langue de référence [...] et associée normalement au pouvoir politique ; la koinésation reflète l'émergence *par le bas* d'une variété supra-régionale incorporant des formes tirées des différents dialectes en contact et des autres variétés en jeu, et nivelant les variables les plus encombrantes. [Note 3 : J'utilise le terme *koinésation* dans un sens assez large : le développement de dialectes nouveaux, plus ou moins stables, à la suite de contacts réguliers entre dialectes différents, entraînant le mélange et le nivellement de formes dialectales. » (Lodge 2010, 5-6 et note 3.)

Plus précisément, un conglomérat dialectal peut en effet évoluer vers une plus grande homogénéité de deux façons différentes : 1) le brassage de locuteurs pratiquant différentes variétés diatopiques (raisonnablement apparentées) qui entraîne de façon spontanée la marginalisation puis l'élimination (ou la réallocation<sup>3</sup>) des variantes les moins fréquentes et les plus excentrées, et favorise l'emploi des variantes les plus fréquentes<sup>4</sup> au sein de toute la communauté linguistique (on parle communément de *nivellement dialectal*, v. par ex.

---

<sup>1</sup> J'aimerais remercier mes collègues et amis Yan Greub et Gilles Siouffi, ainsi que les deux relecteurs anonymes, pour leurs commentaires sur une première version de cet article. Toutes les erreurs sont miennes.

<sup>2</sup> Sur ces concepts (et la frontière éventuellement floue les séparant), voir entre autres Holmes 2013, 114.

<sup>3</sup> « Reallocation occurs where two or more variants in the dialect mix survive the levelling process but are refunctionalised, evolving new social or linguistic functions in the new dialect. » (Britain / Trudgill 1999, 245).

<sup>4</sup> Sur le fonctionnement presque mécanique (c'est-à-dire inconscient et donc involontaire) de ce processus dans la « préstandardisation » de la langue littéraire médiévale, v. Greub 2007.

Armstrong 2004) ; 2) l'action d'un état centralisateur qui élabore et impose de façon dirigiste, organisée et autoritaire une norme explicitement codifiée dans des ouvrages de référence (dictionnaires, grammaires) à toute la communauté linguistique. Le premier processus est connu sous le nom de « koinésation » alors que le second est communément appelé « standardisation ». C'est ainsi que nous proposons d'utiliser ces termes, car la distinction entre les deux concepts est ainsi assez clairement exprimée. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'interactions entre les deux phénomènes, ni qu'ils ne puissent co-exister au sein d'une même communauté linguistique, mais au moins la distinction entre eux est claire. Or, chez les différents auteurs ayant fait usage de ces termes jusqu'à maintenant, la frontière entre koinésation et standardisation n'est pas toujours limpide.

### 1.2. Le concept de koinésation : éléments définitoires

Siegel 1985 cite dans son article approfondi sur les koinès et la koinésation de nombreux auteurs ayant utilisé ces termes, pour désigner un peu tout et n'importe quoi (des langues hybrides, par exemple). Passons sur les emplois les plus excentriques, et arrêtons-nous à ceux d'entre eux qui vont nous permettre d'identifier des éléments définitoires et pertinents :

« Samarin (1971: 134) appears to be the first to use the term koineization. He equates the process to “dialect mixing” but illustrates it with examples of what Blanc<sup>5</sup> calls “dialect levelling” in colloquial Arabic. This levelling occurs in “interdialectal contact” situations when speakers “attempt to suppress localisms in favor of features which are simply more common, more well known.” Samarin implies that the end result of koineization is a koine. (Siegel, 1985 : 364)

On notera d'abord qu'il serait préférable de parler de « nivellement » (angl. *levelling*) plutôt que de « mélange » (angl. *mixing*), puisqu'il s'agit d'aboutir à quelque chose qui soit cohérent du point de vue communicatif, et non au résultat aléatoire et inarticulé évoqué par le mot « mélange ». Ensuite, il s'agirait d'un phénomène *interdialectal* et non de la rencontre de deux langues complètement différentes (cas de figure possible, mais qui déboucherait plutôt sur une langue hybride telle que le mitchif). Enfin, nous aurions affaire à un phénomène spontané de sélection portant sur des *variantes*, rejetées ou privilégiées selon leurs vertus communicationnelles, et non sur des *variétés*. La précision n'est pas banale.

La citation suivante met en relief la question de savoir si l'on se réfère au *processus* ou à son *résultat* :

Dillard (1972: 300) uses the term dialect levelling rather than koineization, but he makes it clear that “the extreme case of dialect levelling is a koine”. His definition is: “Dialect levelling is the process of eliminating prominent stereotypable features of difference between dialects. This process regularly takes place when speakers of different dialects come into contact, such as in migration.” » (Siegel, 1985 : 364)

Encore une fois, on parle de sélection de *variantes* et de non de la sélection d'une *variété*. Le fait que cet auteur applique le terme de *koine* seulement à des « cas extrêmes de nivellement dialectal » (angl. *extreme case of dialect levelling*) suggère que le concept de nivellement peut s'appliquer à des processus en cours mais partiellement aboutis seulement – et, en effet, il est légitime d'imaginer que de tels processus soient continuellement en action sans jamais véritablement déboucher sur un système parfaitement homogène. Cette citation introduit donc aussi l'idée du caractère *graduel et dynamique* de ce type de phénomène.

Dans le passage ci-dessous, par exemple, Siegel renvoie à Moag (1979 : 120), lequel fait un usage du terme de « koinésation » qui peut semer la confusion :

---

<sup>5</sup> Il s'agit de l'article répertorié ici en bibliographie sous Blanc 1968.

Moag (1979: 120) discusses “two major stages to the dialect levelling process” in Fiji Hindustani: “the ferment stage and the standardization stage.” In the ferment stage, “forms from several regional dialects and social dialects [were] in use simultaneously.” The standardization stage refers to standardization in the informal sense, “where one of several conflicting forms of a language becomes the norm by consensus and usage.” (Siegel, 1985 : 373)

Faudrait-il alors distinguer un concept de *standardisation* au sens 1 (« résultat d’un processus spontané »), comme chez Moag qui évoque un « informal sense », et un autre au sens 2 (« résultat d’un processus dirigiste et organisé »), comme chez Lodge ? Mais alors la question se pose de savoir ce que serait la différence entre *standardisation* « in the informal sense » et *koinéisation*. Il semble plus indiqué de retenir ce dernier terme pour le processus spontané, et de réserver *standardisation* au processus organisé.

Cet autre passage de Siegel aborde les rapports entre les deux phénomènes : « A regional koine [...] often becomes expanded in form and function to become a regional standard or a literary language. » (Siegel, 1985 : 374). La standardisation ne se confondrait donc pas avec la koinéisation mais en serait un aboutissement possible, voire fréquent. Lodge abonde dans le même sens, et évoque des influences réciproques entre les deux : « Rien n’empêche, par exemple, qu’une koinéisation ne soit à l’origine d’une standardisation, et qu’une langue standardisée ne contribue à la formation de nouvelles koinés orales. » (Lodge, 2010 : 6).

On a vu chez ces auteurs qu’il est presque toujours fait explicitement référence à une sélection de variantes, et non à la sélection d’une variété. Siegel lui-même, dans la partie de sa contribution où il propose sa propre définition de la koinè, précise que « a koine is the stabilized result of mixing of linguistic subsystems such as regional or literary dialects » (Siegel, 1985 : 363). On notera le mot « mixing », moins heureux que « levelling » mais qui implique bien un processus de sélection de variantes plutôt que la sélection d’une variété (phénomène qui n’aurait pas débouché sur un « mixing » mais bien sur l’imposition d’une variété au détriment des autres). Il faut bien avouer que, selon les cas de figure, la sélection d’une *variété* plutôt que celle de *variantes* est aussi possible dans l’absolu ; toutefois, nous n’aurions plus affaire alors à de la koinéisation, mais tout simplement à une situation de substitution (plus ou moins brutale) d’un (ou de plusieurs) parler(s) par un autre<sup>6</sup>. Il est probable que dans la plupart des situations concrètes, le phénomène de mise en commun de variantes appartenant en propre à différents parlers raisonnablement apparentés (comme c’est le cas des régiolectes des langues standardisées) se combine avec la tendance qu’affichent certains de ces parlers à prendre plus de place dans le tableau d’ensemble (pour des raisons démographiques, politiques, sociales ou culturelles). La sélection de variantes et la sélection d’une variété sont donc peut-être deux phénomènes qui se combinent à des degrés divers, selon les situations ; il s’agit là d’un aspect de la question qui n’a guère été évoqué jusqu’à présent par les différents auteurs, mais qu’il faudrait peut-être concevoir comme les deux faces d’une même médaille.

---

<sup>6</sup> Le remplacement de l’occitan par le français n’est évidemment pas un exemple de koinéisation, encore moins de standardisation, mais bien de substitution linguistique. Lodge (2010 :13, § 3.1.) parle pourtant de ce phénomène comme s’il appartenait à la phase d’*acceptation* de la *standardisation* au sens de Haugen (v. ici 1.3.), ce qui nous semble inexact. L’occitan n’est pas devenu du français en lui empruntant quelques variantes ; il a carrément cédé la place à celui-ci (indépendamment des gallicismes qui caractérisent plusieurs variétés d’oc aujourd’hui moribondes). C’est bien le français qui a subi un double processus de koinéisation/standardisation, et non le conglomérat dialectal galloroman. Sur l’histoire de la régionalisation du français, v. Chambon et Greub, 2009.

### 1.3. Le concept de standardisation chez Haugen

Ces réflexions nous amènent à nous pencher de plus près sur la définition la plus célèbre du processus de la standardisation (d'ailleurs antérieure à celle de la koinésation, qui n'apparaît qu'en 1971, chez Samarin), définition abondamment citée depuis plusieurs décennies déjà, celle d'Einar Haugen :

The four aspects of language development that we have now isolated as crucial features in taking the step from 'dialect' to 'language', from vernacular to standard, are as follows : (1) selection of norm, (2) codification of form, (3) elaboration of function, and (4) acceptance by the community. [...]

	<i>Form</i>	<i>Function</i>
<i>Society</i>	Selection	Acceptance
<i>Language</i>	Codification	Elaboration

(Haugen, 1966 : 933)

Si la codification et l'élaboration sont clairement des phénomènes issus « d'en haut » (académies, offices de terminologie, instituts gouvernementaux d'aménagement linguistique, etc.), qu'en est-il des deux aspects sociétaux de la standardisation selon Haugen, la sélection et l'acceptation ? Et que sélectionne-t-on : des variantes ou des variétés ? Il faut se donner ici la peine de relire le long passage que l'auteur consacre à la définition de la sélection dans son célèbre article :

« Neither codification nor elaboration is likely to proceed very far unless the community can agree on the *selection* of some kind of a model from which the norm can be derived. Where a new norm is to be established, the problem will be as complex as the sociolinguistic structure of the people involved. There will be little difficulty where everyone speaks virtually alike, a situation rarely found. Elsewhere it may be necessary to make some embarrassing decisions. To choose any one vernacular as a norm means to favor the group of people speaking that variety. It gives them prestige as norm-bearers and a headstart in the race for power and position. If a recognized elite already exists with a characteristic vernacular, its norm will almost inevitably prevail. But where there are socially coordinate groups of people within the community, usually distributed regionally or tribally, the choice of any one will meet with resistance from the rest. This resistance is likely to be the stronger, the greater the language distance within the group. It may often be a question of solidarity versus alienation: a group that feels intense solidarity is willing to overcome great linguistic differences, while one that does not is alienated by relatively small differences. Where transitions are gradual, it may be possible to find a central dialect that mediates between extremes, one that will be the easiest to learn and most conducive to group coherence.

Where this is impossible, it may be necessary to resort to the construction of a new standard. To some extent this has happened naturally in the rise of the traditional norms; it has been the aim of many language reformers to duplicate the effect in new ones. For related dialects one can apply principles of linguistic reconstruction to make a hypothetical mother tongue for them all. Or one can be guided by some actual or supposed mother tongue, which exists in older, traditional writings. Or one can combine those forms that have the widest usage, in the hope that they will most easily win general acceptance. These three procedures –the comparative, the archaizing, and the statistical– may easily clash, to make decisions difficult. In countries where there are actually different languages, amounting in some African nations to more than a hundred, it will be necessary either to recognize multiple norms or to introduce an alien norm, which will usually be an international language like English or French. » (Haugen, 1966 : 932-933)

Haugen n'évoque donc presque<sup>7</sup> pas la possibilité que la sélection puisse avoir une composante spontanée, non dirigée, et portant simplement sur des *variantes* ; la sélection tout

---

<sup>7</sup> Dans le passage suivant, « [...] one can combine those forms that have the widest usage, in the hope that they will most easily win general acceptance », Haugen envisage bel et bien la sélection de variantes et non d'une variété, mais il se réfère tout de même à une sélection volontariste effectuée dans le cadre d'un processus

comme l'acceptation ne sont selon lui que celles d'une *variété*, et obéissent au bon vouloir des seules élites. Or, de nombreux cas concrets, répertoriés dans l'article de Siegel (mais on pourrait en ajouter bien d'autres) montrent que le processus à l'origine d'une standardisation est bien souvent un processus de koinésation (donc, non dirigé et 'bottom-up') ; qui plus est, ce dernier se perpétue indéfiniment à travers les différentes facettes de l'acceptation, une langue standardisée n'étant évidemment jamais pour autant figée. Voici le passage consacré à l'acceptation (angl. *acceptance*) chez Haugen :

« Finally, a standard language, if it is not to be dismissed as dead, must have a body of users. *Acceptance* of the norm, even by a small but influential group, is part of the life of the language. Any learning requires the expenditure of time and effort, and it must somehow contribute to the well-being of the learners if they are not to shirk their lessons. A standard language that is the instrument of an authority, such as a government, can offer its users material rewards in the form of power and position. One that is the instrument of a religious fellowship, such as a church, can also offer its users rewards in the hereafter. National languages have offered membership in the nation, an identity that gives one entrée into a new kind of group, which is not just kinship, or government, or religion, but a novel and peculiarly modern brew of all three. The kind of significance attributed to language in this context has little to do with its value as an instrument of thought or persuasion. It is primarily symbolic, a matter of the prestige (or lack of it) that attaches to specific forms or varieties of language by virtue of identifying the social status of their users (Labov 1964). Mastery of the standard language will naturally have a higher value if it admits one to the councils of the mighty. If it does not, the inducement to learn it, except perhaps passively, may be very low; if social status is fixed by other criteria, it is conceivable that centuries could pass without a population's adopting it (Gumperz 1962, 1964). But in our industrialized and democratic age there are obvious reasons for the rapid spread of standard languages and for their importance in the school systems of every nation. » (Haugen, 1966 : 933)

À vrai dire, en lisant attentivement la description que Haugen propose de l'acceptation, on serait tenté de dire qu'elle s'applique beaucoup mieux à des phénomènes de *substitution de langues* qu'à des phénomènes de koinésation ou de standardisation. On pense par exemple à l'évincement du gaulois par le latin, des patois galloromans par le français, du français par l'anglais en Louisiane, de certaines langues amérindiennes par l'anglais, l'espagnol ou le portugais dans les Amériques, etc. Dans les cas de koinésation, l'acceptation d'une nouvelle norme (mais il faudrait dire en fait « de nouvelles variantes ») se fait de façon inconsciente, la masse des sujets parlants faisant porter son choix sur certaines formes pour différentes raisons (de fréquence, de prestige, de transparence communicative, etc.), mais quoi qu'il en soit on ne peut pas dire qu'il y ait lieu de voir une distinction claire entre sélection et acceptation : les acteurs du changement linguistique sélectionnent et acceptent *en même temps* (on voit mal comment ils pourraient sélectionner une variante pour ensuite la rejeter). Il n'y a pas de césure entre des élites dirigeantes au rôle actif et la masse des sujets parlants, qui seraient cantonnés à un rôle passif. Dans la mesure où la standardisation au sens strict est pratiquement toujours accompagnée de phénomènes de koinésation (à moins de nier aux sujets parlants tout rôle dans la vie de leur langue), le modèle de Haugen mériterait d'être complété ou à tout le moins nuancé par la prise en compte des processus de *bottom-up*.

#### 1.4. Bilan théorique

La définition même de la standardisation selon Haugen doit donc être affinée par la prise en compte de la koinésation, étant entendu que la sélection (et, dans un même souffle, l'acceptation) peu(ven)t porter sur des variantes plutôt que sur des variétés et résulter de phénomènes d'ajustements spontanés et non pas dirigés. Dans cette vision des choses, la

---

d'aménagement linguistique conscient, et non à un processus spontané d'ajustements réciproques entre locuteurs de différents dialectes.

« standardisation » n'est pas uniquement un phénomène conscient strictement dicté du haut (*top-down*) mais apparaît comme intimement liée à des processus spontanés et inconscients issus de la masse des sujets parlants (donc, *bottom-up*). On peut d'ailleurs lire chez Peter Trudgill l'affirmation suivante, encore trop timide à notre avis : « Standard languages may also be varieties that have undergone certain amounts of koinéisation. » (Trudgill, 2003 : 69)

## 2. Partie empirique

Dans la seconde partie de cet article, nous tenterons de préciser ce qu'il faut entendre par « imposition *par le haut* d'une langue de référence (ou exemplaire) et associée normalement au pouvoir politique » (Lodge, 2010 : 5). À l'échelle de la francophonie, on assiste à une situation relativement complexe où la standardisation institutionnelle de l'usage est partiellement prise en charge par plus d'un état (situation de pluricentrisme), et ce par le biais d'instances de légitimation en théorie indépendantes mais dans les faits fortement influencées par le pays francophone dont le poids démographique et culturel est de loin le plus imposant, la France. Dans ce cadre, quel est le rôle des médias au sein de la communauté linguistique franco-québécoise et, plus précisément, celui des humoristes et des stigmatisations dont ils affectent parfois certaines variantes ? Le but de l'exercice est d'apporter une petite pierre à la définition des concepts de *standardisation* et de *koinéisation*, lesquels sont en général présentés comme allant de soi, sans identification explicite de leurs différents acteurs et des rôles respectifs joués par ces derniers.

### 2.1. Présentation et problématique

Plus concrètement, nous allons nous pencher sur les variantes de deux variables du français québécois contemporain, le /R/ et le /ã/. Chacune de ces variables connaît une variante archaïque et en recul, ainsi qu'une autre<sup>8</sup> associée aux jeunes générations et en pleine expansion dans l'usage (semble-t-il par alignement sur l'usage européen). Ces évolutions peuvent être considérées comme participant à un phénomène extrêmement large de nivellement dialectal à l'échelle de la francophonie. Mais ce nivellement vient-il du bas ou du haut ? Lorsqu'une entreprise d'état comme Radio-Canada diffuse le vocabulaire du hockey sur glace intégralement en français dès les tout débuts de la télévision dans les années cinquante du siècle dernier, on peut légitimement considérer qu'il s'agit d'un phénomène 'top-down' (les locuteurs n'auraient jamais inventé spontanément un vocabulaire exhaustif, cohérent et francisé dans ce champ sémantique ; en fait, tous les termes de hockey sur glace d'origine anglaise sont encore en usage en français québécois, et restent disponibles comme équivalents stylistiques informels de leur contrepartie francisée, v. Aléong 1981). En revanche, lorsque des humoristes jouissant d'une grande visibilité dans les médias s'emparent d'une variante pour la stigmatiser, sommes-nous encore dans le 'top-down' ou avons-nous affaire à l'un des acteurs de la koinéisation, c'est-à-dire à un phénomène spontané, voire à l'une des nombreuses facettes de ce que Haugen appelle l'*acceptance* ? (ou son corrolaire, le rejet ?). C'est à cette question que nous allons réfléchir à travers deux cas de figure, que nous illustrerons d'exemples consultables en ligne. Précisons qu'il s'agit d'une étude exploratoire ayant pour but d'inviter à réfléchir sur le rôle des différents acteurs sociaux dans le nivellement dialectal,

---

<sup>8</sup> En ce qui concerne le /R/, une approche binaire semble aller de soi (l'articulation étant vélaire ou apicale) ; en revanche, les différents timbres de la nasale /ã/ peuvent être situés sur un continuum allant *grosso modo* de [ã̃] à [õ], v. Remysen (à paraître) et ci-dessous, 2.3. Dans l'optique adoptée ici, qui a pour but d'évaluer la place d'une stigmatisation caricaturale de traits saillants dans les processus de nivellement dialectal, les différents timbres du /ã/ seront ramenés à une dichotomie (un pôle antérieur s'opposant à un pôle postérieur, la stigmatisation étant d'autant plus forte que la voyelle nasale est antérieure et fermée).

et non d'une étude de phonétique expérimentale<sup>9</sup> visant à identifier quelles catégories de locuteurs, selon une approche variationniste, réalisent l'une ou l'autre des variantes.

## 2.2. La variable /R/ en franco-québécois (et ses variantes apicale et uvulaire)

Côté et Lamy 2012 ont consacré une étude intéressante au problème de la substitution du *r* apical par sa contrepartie uvulaire dans l'ouest du Québec. Dans la grande région montréalaise, l'ancien *r* apical a cédé la place il y a une génération ou deux environ au *r* uvulaire<sup>10</sup> (lequel existait déjà depuis longtemps dans l'est de la province). D'après cette étude détaillée, le phénomène ne serait pas né d'une diffusion graduelle, 'par vagues', à partir de l'est de la province, mais serait plutôt apparu sur place indépendamment de l'usage de l'est québécois, probablement sous l'influence de la norme européenne qui y aurait été 'parachutée'. Aujourd'hui, l'ancien *r* apical a encore de beaux restes, mais fait l'objet d'une stigmatisation sans pitié de la part de certains humoristes, ce qui il y a une quarantaine d'années encore aurait été impensable. En voici quelques témoignages, qui mettent en vedette une ancienne ministre du gouvernement provincial, Monique Jérôme-Forget. Nous invitons d'abord le lecteur à écouter le bref passage suivant<sup>11</sup>, où il faut admettre que la locutrice alterne en fait entre le *r* uvulaire et sa contrepartie apicale (que nous avons notée en italiques) :

Monsieur le Président, je sais que ça tourmente le député de Rousseau de hausser la TVQ : il dort et il pense à ça, il en rêve Monsieur le Président ! C'est le king de la TVQ ! C'est le king de la TVQ ! Alors Monsieur le Président, ce que j'ai dit hier, ce que j'ai dit hier, je le répète, la TVQ ne sera pas augmentée.

Ce comportement linguistique est assez bien représenté chez les Montréalais de sa tranche d'âge, qui hésitent souvent entre l'ancienne norme (le *r* apical fortement appuyé ayant eu naguère la préférence du clergé) et la nouvelle, massivement diffusée par les médias.<sup>12</sup> Il semble toutefois que pour certains humoristes, même un faible taux de *r* apicaux est suffisant pour être tourné en objet de ridicule. C'est ce que l'on peut constater dans les deux extraits suivants<sup>13</sup> où l'imitateur, Marc Labrèche<sup>14</sup>, force le trait en faisant prononcer systématiquement à la ministre Jérôme-Forget un *r* apical, le plus souvent à battements multiples ; l'effet comique est multiplié par le fait que les mots présentant un *r* sont particulièrement fréquents dans le discours (globalement absurde) qu'il lui prête.

Cet exemple démontre que la variante apicale, dans le Québec d'aujourd'hui, est suffisamment marquée socialement pour être l'objet d'une stigmatisation de la part d'un humoriste, qui compte bien en tirer un effet comique. Cette donnée est en soi très révélatrice ; un tel effet n'aurait pas nécessairement été atteint naguère, à l'époque encore pas si lointaine où la variante apicale tenait le haut du pavé dans les représentations mentales des locuteurs de l'ouest du Québec.

---

<sup>9</sup> Une identification des formants à l'aide d'un logiciel comme PRAAT, par exemple, ne semble pas nécessaire ici puisqu'il s'agit de se pencher sur des variantes dont la saillance est suffisamment grande aux oreilles d'un locuteur natif pour rendre possible l'effet comique recherché par les humoristes.

<sup>10</sup> V. Sankoff et Blondeau 2007.

<sup>11</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=BmycEELk6sM>

<sup>12</sup> Sur les conditionnements stylistiques qui déterminent l'alternance entre les deux *r*, v. Sankoff / Blondeau 2013.

<sup>13</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=lu7LKasKmF8> et <https://www.youtube.com/watch?v=IgVQD5zx6gU>

<sup>14</sup> Ces extraits sont tirés d'une émission de divertissement appelée *3600 secondes d'extase*, diffusée de 2008 à 2010 sur les ondes de Radio-Canada, la télévision d'état.



### 2.3. La variable /ã/ en franco-qubécois (et ses variantes antérieure et postérieure)

C'est à Wim Remysen (v. Remysen 2012, 2014 et à paraître) que revient le mérite d'avoir attiré l'attention des chercheurs sur un changement en cours extrêmement récent qui touche la voyelle nasale /ã/. Le /ã/ connaît au Québec des réalisations multiples qui se situent sur un continuum allant des variantes les plus antérieures ([æ̃]) aux plus postérieures et arrondies ([ɔ̃]) en passant par un [ã] central et un [ã] postérieur mais non arrondi (à vrai dire, tous les degrés intermédiaires sont possibles et il est vraisemblable que certains locuteurs modulent le timbre de cette variable pour l'adapter à leurs besoins énonciatifs, en fonction de la situation). Les variantes les plus postérieures sont toutefois d'apparition récente et semblent caractériser surtout les jeunes Montréalais instruits et cosmopolites (v. Remysen, *id.*). Inversement, les variantes les plus antérieures évoquent plutôt des locuteurs provinciaux, plus âgés et moins exposés à la force d'intercourse qui caractérise les contacts linguistiques au sein d'une grande métropole. Une célèbre série humoristique québécoise, *Le cœur a ses raisons*, satire des feuilletons télévisés américains à l'eau de rose doublés à Montréal dans un français artificiel et improbable, s'est emparée de cette variante pour l'insérer en plein milieu de phrases énoncées en « français international », ce qui par contraste avec la variante attendue (la postérieure) provoque un effet comique irrésistible. Nous en citerons quelques exemples plus loin, mais nous invitons le lecteur à écouter d'abord un bon représentant de la nouvelle variante postérieure, Xavier Dolan, le jeune réalisateur prodige lui-même originaire de Montréal, pour mieux prendre la mesure ensuite du contraste avec la variante traditionnelle et socialement dévalorisée. Tous ses /ã/, que nous avons mis en relief ci-dessous en italiques, sont franchement postérieurs, sans la moindre exception. Précisons qu'il s'agit d'un extrait d'une interview réalisée au Québec ; la journaliste qui l'interroge parle avec un accent clairement québécois. Il ne s'agissait donc pas pour Xavier Dolan de s'adapter à l'accent d'un interlocuteur parlant le 'français de France'.

- Comment (est-)ce que tu diriges les acteurs et comment tu te / t'autodiriges ?
- J'commence *en m'filmant* moi pour me débarrasser, si tu veux, de, de mon *plan* à moi, pis après ça pour me concentrer sur les autres.<sup>15</sup>

À titre de comparaison, on peut écouter un extrait<sup>16</sup> d'un discours télévisé de l'ancien premier ministre libéral du Québec, Jean Charest, dont la variante est franchement antérieure, oscillant entre [ã] et [æ̃] (mais il faut dire qu'une bonne génération et demie le sépare de Xavier Dolan) :

Être premier ministre du Québec, c'est pas un concours de popularité. C'est le moins qu'on puisse dire, surtout *quand* le Québec vit une période de turbulence. Mais être premier ministre du Québec, c'est d'abord travailler *dans* l'intérêt de tous les Québécois. C'est être capable de *prendre* des décisions qui sont *souvent* difficiles mais toujours pour le long terme ; *en* d'autres mots, être capable de *prendre* des décisions qui sont responsables. Quelles que soient les pressions, ça peut jamais être parfait, pis on n'a pas réponse à tout, sauf qu'il faut à chaque fois regarder les choses en face pour *prendre* les bonnes décisions pour tout le monde et surtout pour la prochaine génération de Québécois. En politique comme *dans* la vie, il faut avoir le courage de ses convictions. J'ai fait le choix de la responsabilité : je sais que c'est le bon.

Enfin, nous invitons le lecteur à écouter des extraits de la série *Le cœur a ses raisons* où l'apparition de la variante antérieure (sous sa forme la plus extrême, [æ̃]) provoque par son caractère incongru dans le contexte un effet comique qui s'est avéré assez fort pour empêcher

<sup>15</sup> [https://www.youtube.com/watch?v=ERJ\\_N0sRkt0](https://www.youtube.com/watch?v=ERJ_N0sRkt0) ; le passage retranscrit peut être écouté de 3'37 à 3'51 minutes, mais la totalité de l'interview illustre la prononciation postérieure de notre nasale.

<sup>16</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=n6int7ayPO8>

les comédiens de venir à bout de leur scène, comme les « bloopers » (scènes coupées) le démontrent.

- Tout ce que j’ai fait je l’ai fait pour notre *enfant*.
- *Vraiment ?*
- *Vraiment !* [rires incontrôlables ; voix off : ça roule toujours !]
- [Excusez-moi, ça s’en vient...] *Vraiment ?*
- *Vraiment !* [rires incontrôlables ; voix off : trois deux]
- [Christ... excusez-moi...] <sup>17</sup>

Le fait que l’on puisse espérer faire rire l’audience avec une variante très antérieure de notre voyelle nasale n’est pas anodin : c’est le symptôme de sa dévalorisation sociale, qui ne peut que favoriser la variante postérieure<sup>18</sup> dans son ascension et sa diffusion ; en fait, ce sont probablement les deux faces d’un même phénomène. Ce qui est remarquable, c’est la rapidité avec laquelle ces humoristes se sont emparés de cette variante ; contrairement au *r* uvulaire, qui a déjà commencé à faire reculer le *r* apical depuis quelques décennies, le [ã] postérieur est d’apparition très récente en français québécois (début du XXI<sup>e</sup> siècle). Les productions des humoristes semblent donc pouvoir être considérées comme des sources à ne pas négliger pour dater l’émergence de nouveaux jugements épilinguistiques au sein d’une communauté linguistique donnée.

### 3. Considérations finales

#### 3.1. *Les stigmatisations de variantes : indices ou moteurs des changements en cours ?*

Le rôle des humoristes dans les représentations linguistiques et même dans les phénomènes d’évolution linguistique mériterait d’être mieux pris en compte par la recherche. Les stigmatisations ciblées auxquelles se livrent les humoristes sont d’une part des *indices* de phénomènes de changement en cours, mais on peut aussi considérer qu’ils contribuent – dans une mesure difficile à évaluer – à la diffusion de changements en cours ou à leur triomphe définitif. Tout dépend du temps qu’ils prennent à « prendre le train en marche » : une stigmatisation qui arrive en fin de parcours ne sert qu’à avaliser un phénomène déjà abouti (c’est peut-être vrai, par exemple, des moqueries dont est victime le *r* apical), alors que dans une étape encore précoce une attaque ciblée sur une variante donnée peut peut-être amorcer ou accélérer un mouvement (nous pensons ici à l’opprobre qui risque de s’attacher bientôt à la variante trop antérieure de /ã/ dans l’usage québécois contemporain).

#### 3.2. *Les humoristes : ‘top-down’ ou ‘bottom-up’ ?*

On ne peut pas, toutefois, considérer ces aimables trublions comme de véritables acteurs d’un aménagement linguistique ‘de haut en bas’, dans la mesure où les humoristes ne sont pas des figures d’autorité détentrices d’un pouvoir légitimé par des instances politiques. Ils font partie de la masse des sujets parlants, mais jouissent d’une audience incomparablement plus large

<sup>17</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=huYX8KzI7E4>; l’extrait va de 1’12 à 1’41 min.

<sup>18</sup> La variante réalisée dans cette caricature correspond à la réalisation la plus extrême, [ã̃], le but étant de faire rire ; en revanche, la variante réalisée par Jean Charest est plus près de [ã]. La distance entre les deux étant toutefois minime, nous considérons que la stigmatisation qui affecte la première peut facilement déteindre sur la seconde (qui passait toutefois naguère inaperçue auprès des locuteurs de franco-québécois, v. Tremblay 1990, 212). On pourrait même émettre l’hypothèse que la progression de [ã] dans l’usage répond à une volonté de s’éloigner le plus clairement possible de la variante [ã̃]. Pour un portrait variationniste précis de la répartition de ces variantes chez des témoins féminins de Montréal et de Sherbrooke dans deux tranches d’âge, v. Remysen (à paraître).

que celle du commun des mortels. Ils se trouvent donc au cœur du phénomène de la koinéisation, mais disposent au sein de celui-ci d'un statut privilégié. On pourrait dire qu'ils font tout à la fois office d'*antenne* et de *caisse de résonance*. Cela nous invite à nuancer la vision peut-être un peu trop mécaniste que l'on pourrait avoir du processus de la koinéisation, que l'on serait tenté d'envisager a priori comme une sorte de « main invisible ». Si les enseignants et les présentateurs de nouvelles de Radio-Canada sont traditionnellement vus comme exerçant un rôle de premier plan dans le processus de la standardisation, dans la mesure où ils sont censés diffuser une norme venue d'en haut, les humoristes de leur côté occupent le devant de la scène en matière de koinéisation : ils donnent le ton, et la peur du ridicule qu'ils contribuent à instiller au sein du public est peut-être plus efficace que toutes les injonctions du système scolaire lorsqu'il s'agit de chasser une variante archaïque et socialement dévalorisée. C'est, à tout le moins, une hypothèse à envisager.

### 3.3. Forces centripètes et forces centrifuges

À l'échelle de la francophonie, le fonctionnement des deux variables que nous avons étudiées relève de processus de nivellement à très grande échelle. Il ne faudrait toutefois pas en tirer la conclusion, tout à fait fautive, que le français dans le monde n'est soumis qu'à des processus centripètes et évolue vers l'homogénéisation à la vitesse supérieure sur une autoroute bien dégagée. Des forces centrifuges sont également à l'œuvre et pour ne parler que du français des jeunes Montréalais « branchés », le rhotacisme qui affecte leurs voyelles /œ̃/, /ø/ et /œ/ (prononcées respectivement [œ̃<sup>h</sup>], [ø<sup>h</sup>] et [œ<sup>h</sup>]) les éloigne radicalement des usages observés dans le reste de la francophonie. Cette dernière observation a simplement pour but de rappeler qu'une langue « standardisée » (au sens que lui donne Lodge, 2010 : 8, « ensemble de variétés réelles, plus ou moins proches du standard ») n'est pas une langue figée et que des processus centrifuges (et pas seulement centripètes) continuent inlassablement de la triturer dans tous les sens, la koinéisation et la standardisation se combinant sans cesse dans ce processus où certains locuteurs privilégiés ont une audience et une influence plus grandes que d'autres.

## 4. Conclusion

Dans cet article, nous avons tenté de préciser le sens qu'il convient de donner aux termes de « koinéisation » et de « standardisation ». Nous avons retenu comme éléments définitoires de la koinéisation le concept de *nivellement* (plutôt que de mélange) entre variétés dialectales *raisonnablement apparentées* (plutôt qu'entre langues distinctes, cas de figure qui correspondrait à la substitution linguistique ou déboucherait sur une langue hybride), lequel s'opère à travers la sélection de certaines *variantes* (plutôt que de variétés), le tout étant un *processus* et non un aboutissement (ce que l'on appellerait plutôt une *koinè*). Ensuite, nous avons confronté cette définition à celle que Haugen consacre au concept de standardisation ; rappelons qu'il est antérieur à celui de koinéisation, lequel semble absent des écrits de Haugen. Dans la modélisation que l'on doit à ce dernier, la sélection et l'acceptation viennent d'en haut, et se rapportent à une variété plutôt qu'à une constellation de variantes. Or, et en dépit de tout un appareil d'état pour imposer une norme, une langue standardisée est livrée au bon vouloir de ses locuteurs qui, en particulier dans leurs productions orales, lui font subir en permanence des processus de nivellement spontanés et inconscients.

Dans un deuxième temps, nous avons tenté de préciser quel rôle les humoristes peuvent jouer dans les phénomènes de nivellement dialectal, afin de contribuer à mieux définir les concepts de standardisation et de koinéisation, souvent évoqués mais rarement délimités. Des exemples précis suggèrent que ces derniers repèrent bien les variables associées à des changements en cours et n'hésitent pas à exploiter la stigmatisation d'une

variable en recul pour en tirer un effet comique. Ce faisant, ils contribuent peut-être à accélérer un changement en cours. Cela fait d'eux des acteurs potentiels de la koinéisation, parallèlement aux enseignants et autres professionnels de la parole qui, quant à eux, exercent ce rôle dans le cadre de la standardisation (et avec peut-être moins de succès).

## 5. Références bibliographiques

- Aléong, Stanley (1981), « Usage populaire et dirigisme linguistique dans le vocabulaire du hockey sur glace au Québec », dans *Langages et collectivités : le cas du Québec. Actes du Colloque de Liège (mars 1980)*, publiés par J.-M. Klinkenberg, D. Racelle-Latin et G. Connolly, Montréal, Leméac, p. 133-143.
- Armstrong, Nigel (2004), « Le nivellement dialectal en anglais et en français : Le jeu de facteurs perceptuels », dans *MIDL 2004 : Actes du colloque Modélisations pour l'identification des langues et des variétés dialectales, Paris, 29–30 novembre 2004*, Paris, CNRS–LIMSI, p. 109-114 [disponible à [archives.limsi.fr/2004/MIDL](http://archives.limsi.fr/2004/MIDL)].
- Blanc, H. (1968), « The Israeli Koine as an emergent national standard », dans J. Fishman, C.A. Ferguson, J. Das Gupta (dir.), *Language problems in developing nations*, New York, John Wiley & Sons, p. 237-251.
- Britain, David et Peter Trudgill (1999), « Migration, new-dialect formation and sociolinguistic refunctionalisation : *reallocation* as an outcome of dialect contact », *Transactions of the Philological Society*, 97/2, 245-256.
- Chambon, Jean-Pierre et Yan Greub (2009), « Histoire des variétés régionales dans la Romania : français », dans HSK (*Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft*) 23,2 (*Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania*), Berlin, Walter de Gruyter, p. 2552-2565.
- Côté, Marie-Hélène et Hugo Saint-Amant Lamy (2012), « D'un [r] à l'autre : contribution à la chute du R apical au Québec », Congrès Mondial de Linguistique Française 2012, actes électroniques, 13 pages.
- Dillard, J.L. (1972), *Black English: Its history and usage in the United States*, New York, Random House.
- Greub, Yan (2007), « Sur un mécanisme de la préstandardisation de la langue d'oïl », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, t. CII, fasc. 1, p. 429-434.
- Haugen, Einar (1966), « Dialect, language, nation », *American Anthropologist* 68, p. 922-935.
- Holmes, Janet (2013), *Introduction to Sociolinguistics*, Londres, Routledge (4<sup>e</sup> édition).
- Lodge, Anthony (2010), « Standardisation, koinéisation et l'historiographie du français », *Revue de linguistique romane* 74, p. 5-26.
- Moag, R. F. (1979), « The linguistic adaptations of the Fiji Indians », dans V. Mishra (dir.), *Rama's banishment : A century tribute to the Fiji Indians, 1879-1979*, Londres, Heinemann, p. 112-138.
- Remysen, Wim (2012), « Do Quebeckers identify Montreal French as a distinct variety ? Results of an exploratory perceptual analysis », communication présentée au colloque *Sociolinguistics Symposium 19 : Language and the City*, Freie Universität Berlin, Berlin, 23 août 2012.
- Remysen, Wim (2014), « Les Québécois perçoivent-ils le français montréalais comme une variété topolectale distincte ? Résultats d'une analyse perceptuelle exploratoire », *The Canadian Journal of Linguistics / La revue canadienne de linguistique*, 59 (1), mars 2014, p. 109-135.
- Remysen, Wim (à paraître), « La diffusion sociale et géographique d'une variante de prononciation en progression en français québécois : la réalisation postérieure de la nasale

- ouverte /ɑ̃/ à Montréal et à Sherbrooke », à paraître dans *Cahiers internationaux de sociolinguistique*.
- Samarin, W.J. (1971), « Salient and substantive pidginization », dans D. Hymes (dir.), *Pidginization and creolization of languages*, Cambridge University Press, p. 117-140.
- Sankoff, Gillian et Hélène Blondeau (2007), « Longitudinal Change across the lifespan: /r/ in Montreal French », *Language* 83, 560-588.
- Sankoff, Gillian et Hélène Blondeau (2013), « Instability of the [r]~[R] alternation in Montreal French: an exploration of stylistic conditioning in a sound change in progress », dans Lorenzo Spreafico et Alessandro Vietti (éd.), *Rhotics : new data and perspectives*, Bolzano, Bolzano University Press, p. 249-265.
- Siegel, J. (1985), « Koines and koinéization », *Language in Society* 14, p. 357-378.
- Tremblay, Louise (1990), « Attitudes linguistiques et perception sociale de variables phonétiques », *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, vol. 9, n° 3, p. 197-222.
- Trudgill, Peter (1986), *Dialects in contact*, Oxford, Blackwell.
- Trudgill, Peter (2003), *A Glossary of sociolinguistics*, Edinburgh, EUP.